

Slate.fr / Projection publique

## Quelque chose entre nous par Jean-Michel Frodon

**« Nénette » de Nicolas Philibert est une réjouissante et émouvante rencontre, pas tellement avec la vieille orang outan du Jardin des Plantes qu'avec les joies mystérieuses du cinéma.**

Oui, le regard d'abord. Mais tout de suite davantage, bien davantage. Ce regard est riche de l'indécidabilité de ce qui s'y joue, de la puissance d'interrogation de ce qui est partagé, et de ce qui ne l'est pas, entre animaux et humains. Puisqu'entre les animaux – en tout cas les mammifères – et les humains, ce qui se ressemble le plus ce sont les yeux. Aucun spectateur n'ignore que ces yeux qui occupent tout entier l'écran au début du film sont les yeux de Nénette, la femelle orang-outan du Jardin des plantes. J'allais écrire « la guenon », j'ai esquivé, le mot porte quelque chose d'absurdement péjoratif, ces sous-entendus qui parasitent nos rapports aux autres sont, aussi, un des enjeux du film.

Aux autres ? Quels autres ? Les animaux sont pour nous des « autres », et à un degré plus ou moins grand tous les êtres qui appartiennent à ce que nous appelons « la nature ». Des autres plus différents de nous que les autres humains, et pourtant pas encore de manière absolue. Et voilà un autre enjeu du film, qui lui aussi très tôt se met en branle : l'infini processus de différenciation de l'altérité (désolé pour le jargon, je ne sais comment le dire autrement), tel que nous l'éprouvons, et qui est le même processus ou se jouent les rapports entre hommes et femmes, entre adultes et enfants, et aussi le racisme, l'antisémitisme, le nationalisme. Car « Nénette », avec son aspect d'une extrême simplicité (1h10 à regarder un singe), est une incroyable machine à ressentir, à percevoir, et par le cheminement qu'engendrent ces sensations et les émotions qu'elles suscitent, à réfléchir. Voilà un film qui ne plaira pas à Frédéric Martel, devenu grand prêtre médiatique de la lobotomisation par le marché de la mal-culture.

Je voulais parler de ce qu'il y a en plus de ce regard, dès le début du film, mais je ne peux pas, pas encore. Parce qu'à lui seul tel que Nicolas Philibert l'affronte, et nous met en situation de l'affronter, ce regard qui ouvre le film, à tous les sens du verbe « ouvrir », appelle silencieusement à un dialogue dont nous ne savons pas d'avance la langue, en même temps qu'il inspire le trouble de tout face-à-face. Ce que je lis dans ce regard, dans quelle mesure est-ce ce qui s'y trouve, ce que j'y projette, ce que des conventions et des préjugés y impriment ? Question du vivre ensemble, question du cinéma aussi, qui toujours par son dispositif même est à la fois – mais, à nouveau, dans quelle mesure ? – un peu de réalité qu'il a enregistré, ce qu'il a construit et projeté, et les mises en formes conventionnelles (cadre, montage, codes de représentation) dans lesquelles il s'est coulé.

Nénette nous regarde. Il n'est pas, il ne sera jamais question de se mettre à sa place. Et cet écart infranchissable, qui contredit violemment le racolage anthropomorphiste des animaleries Disney, de « L'Ours », des « Oiseaux migrants » et autres « Marche de l'empereur », cet écart nous rapproche, nous humains spectateurs de cinéma, d'elle, la vieille orang outang de Bornéo. C'est un paradoxe, si on veut, mais un très vieux paradoxe. Cela s'appelle la rampe, ce dispositif qui en traçant la séparation entre le ceux qui regardent et ceux qui sont regardés permet la construction d'un espace de symbolisation et de langage, qui nécessite ou pas l'énoncé de dialogues sur scène.

Dans « Nénette », on s'en doute, pas de dialogue de celle qui est regardée. Et donc pour Nénette un statut compliqué, qui n'est ni celui d'une actrice, ni celui d'un personnage. Nénette est une présence physique, dont le regard, plus tard les gestes, les attitudes, les mimiques portent une immense quantité de suggestions dramatiques, comiques, affectueuses, etc., selon des modalités inusuelles, et qui du coup ont en outre le mérite d'interroger sans cesse ce que nous sommes habitués à regarder sur un écran – des acteurs et des personnages dans les films de fiction, mais même dans ce qu'on nomme documentaire, des personnes qui se tiennent là pour ce qu'elles sont ou prétendent être, qui portent un récit, ne serait-ce que celui de leur existence ou de leur activité.

Mais la construction du film de Nicolas Philibert ne repose pas sur ce seul échange de regard avec Nénette. Dès la première image deux autres éléments décisifs sont mobilisés. Le premier tient à la présence, discrète mais essentielle, d'une vitre entre la caméra et le singe. De manière plus ou moins explicite, ce qui se passe à l'extérieur de la cage de Nénette est reflété par cette vitre – autant dire que par le plus simple des moyens le cinéaste accomplit ce paradoxe fondamental au cinéma qui est de faire exister le hors-champ dans le champ. Car, avec les visages et les mouvements des visiteurs qui se devinent dans cette vitre, et à l'occasion la caméra du réalisateur, c'est le monde tout entier qui devient présent, sur un mode qui à la fois ne laisse jamais oublier que l'être filmé est un être prisonnier, et que ce qu'on voit de lui est inscrit dans un rapport au monde à son tour d'une grande complexité.

On pourra dire que ce rapport est celui du voyeurisme, ce sera vrai, à ceci près qu'on ne saura toujours pas ce qu'on a dit. Du moins peut-on assurer qu'il y ait du désir, de la compassion, de l'ironie, des formes de mépris ou de frayeur, des tentations de rabattre l'inconnu sur le connu sous d'innombrables formes. Ce tissu d'affects est ce qui construit la cage où est enfermé l'être singulier que nous aussi nous regardons. Et cela se perçoit très bien dans le jeu ininterrompu de signaux qu'émet cette plaque de verre, signaux parfois très discernables et parfois à peine.

A quoi s'ajoute encore, et de manière immensément riche et complexe, tout ce qui advient sur la bande son. La composition inventive de ce qu'on voit (Nénette), et de ce qu'on entend (les visiteurs, habitués ou touristes de passage, les gens du zoo qui s'occupent d'elle, des savants, un texte de Buffon, une sorte de poème, un loufoque...) ne cesse de déployer davantage ce qui relie et ce qui sépare – ce qui relie et ce qui sépare les hommes entre eux, les hommes des animaux, les spectateurs du spectacle, du double spectacle, celui du zoo et celui

du cinéma... Cet espace saturé de question est la raison d'être de « Nénette », comme à vrai dire de tout film digne de ce nom, « La Règle du jeu » aussi bien qu'« Avatar ».

Le « sujet » n'importe qu'à peine, dans le documentaire pas plus que dans la fiction. « La Ville Louvre » n'était pas un film sur le Louvre, ni « La Moindre des choses » un film sur les aliénés, ni « Etre et avoir » un film sur l'école (mais il y a eu un malentendu qui a fait son succès inattendu). Comme tous les films de Nicolas Philibert, « Nénette » n'est pas un film « sur » ce qu'il montre. Ce n'est ni un film sur les singes, ni un film sur le fossé entre humains et animaux, ni un film sur les zoos et leurs visiteurs, encore moins un film sur l'incommunicabilité (au secours !). Drôle, touchant, compliqué, surprenant, « Nénette » est un film. C'est bien mieux.

<http://blog.slate.fr/projection-publique>